

Memórias do Esquecimento, de Flávio Tavares : détricoter la souffrance pour en faire de la littérature

Sueleide de Amorim Suassuna*

Résumé

La dictature civile-militaire installée au Brésil en 1964 a duré 21 ans. L'expérience douloureuse de ceux qui ont vécu ces années de répression fut racontée dans de nombreux récits, immédiatement ou longtemps après les faits. *Memórias do Esquecimento* de Flávio Tavares¹, nous apporte un regard plus distancié et plus analytique de cette période et de cette génération de militants, qui en dit long sur la difficulté de témoigner d'une expérience traumatique. Trente ans séparent les faits de leur mise en mots. À partir de

* Doctorante au CREPAL, Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris III. Ses recherches portent sur les années de plomb au Brésil (particulièrement sur les récits de témoignage de ceux qui ont subi la répression) et les relations entre littérature et historiographie. Sueleide Suassuna est titulaire d'un master II en Sciences de l'éducation et a enseigné à l'université de Nantes en qualité de lectrice, puis de chargée de cours (langue, civilisation et littérature brésiliennes et d'Afrique lusophone), jusqu'en 2016. Depuis 2001, elle enseigne la langue portugaise et la culture brésilienne à Audencia Business School à Nantes. E-mail : ssueleide@yahoo.fr

¹ Flávio Tavares, *Memórias do Esquecimento*, Rio de Janeiro, Editora Record, 2005. Ce livre a été publié pour la première fois en 1999, chez Editora O Globo et a connu un succès éditorial significatif. Cette œuvre a été récompensée, en 2000, par le prix *Jabuti* (dans la catégorie *reportage*), la plus haute distinction littéraire au Brésil. L'œuvre a été l'objet d'études académiques dans diverses universités, au Brésil et ailleurs, et continue d'être analysée par des chercheurs de différents champs disciplinaires. Nous avons utilisé pour cette étude, l'édition de 2005, revue et corrigée (Editora Record).

l'analyse de cette œuvre, nous nous interrogerons sur les motifs qui ont amenés l'auteur à faire de son expérience un récit. Nous chercherons à comprendre comment il a surmonté les difficultés d'écrire. Comment a-t-il pu représenter une telle expérience dans ce récit autobiographique en lui conférant toute sa littéarité ? Enfin, de quelle manière cette écriture peut être envisagée comme un facteur de résilience ?

Mots-clés : Dictature, torture, littérature de témoignage, résilience

Resumo

A ditadura civil-militar instalada no Brasil em 1964 durou 21 anos. A experiência dolorosa daqueles que viveram esses anos de repressão foi contada em numerosos relatos : alguns escritos imediatamente após os fatos vividos, outros mais tardiamente. *Memórias do Esquecimento* de Flávio Tavares, nos traz um olhar mais distanciado e mais analítico deste período e desta geração de militantes, que diz muito sobre a dificuldade de testemunhar sobre uma experiência traumática. Trinta anos separam os fatos de sua narração. A partir da análise desta obra, indagamos sobre os motivos que levaram o autor a transformar sua experiência em relato. Procuramos compreender de que forma ele superou as dificuldades para poder testemunhar. Como conseguiu representar tal experiência num relato autobiográfico conferindo-lhe toda a sua literalidade ? Enfim, de que maneira esta escrita pode ser considerada como um fator de resiliência para o autor ?

Palavras-chave: Ditadura, tortura, literatura de testemunho, resiliência

Action politique

Flávio Tavares s'est toujours intéressé, très tôt, aux débats politiques. Il a débuté son action politique au sein du mouvement étudiant². Le militantisme a fait partie intégrante de sa formation intellectuelle et l'a accompagné tout au long de son activité professionnelle. Il est issu de la JUC – Jeunesse Universitaire Catholique.

Arrêté trois fois au Brésil (en 1964, 1967 et 1969) et sauvagement torturé, il a fini par intégrer la liste des quinze prisonniers politiques échangés contre l'ambassadeur américain Charles Burke Elbrick, séquestré à Rio de Janeiro

² Il est élu président de la UNE (Union Nationale des Étudiants) à l'âge de 20 ans.

en 1969. Exilé au Mexique, puis en Argentine, il fut de nouveau arrêté et torturé en Uruguay (1977) d'où il est enfin sorti pour s'exiler au Portugal. Il n'est retourné au Brésil qu'après l'amnistie, à la fin de 1979.

Dans son livre *Memórias do Esquecimento*, Flávio Tavares retrace l'histoire de sa militance et le calvaire qu'il a subi dans les prisons des deux dictatures. L'auteur raconte avec sincérité le mobile de son engagement. Animé par un profond sentiment d'éthique, Flávio Tavares n'a pas pu rester les bras croisés devant le régime autoritaire qu'il a vu s'installer à Brasília ce fatidique 1^{er} avril 1964. Il n'a pas pu assister sans réagir à la confiscation des institutions, au non-respect de la Constitution, au démantèlement des codes parlementaires, juridiques et électoraux. Le spectacle auquel il a assisté à l'Assemblée des députés où la plupart des parlementaires se sont empressés de 'légitimer' le coup d'état, le répugna, provoquant en lui incompréhension et révolte. Ce fut un véritable choc, dira-t-il : « Perplexos, até mesmo os parlamentares e jornalistas [...] sentiram-se surpreendidos ou incômodos com aquela artimanha. »³ Le manque de réaction de la plupart des parlementaires, la presque absence d'un geste d'indignation, lui a fait éprouver un sentiment de trahison : « Sim, assisti a cenas deprimentes, testemunhei covardias chocantes e fanfarronadas pedantes [...]. »⁴

Les valeurs qu'il défendait et qui avaient forgé la rectitude de son caractère, exigeaient de lui qu'il réfute cet état de fait. Par conséquent, le désir de lutter contre ce régime, outrageusement installé, s'attisa en lui et la décision d'adhérer à la lutte armée surgit tout naturellement, comme la seule issue possible.

Flávio Tavares parle du Coup d'état comme d'une 'claque sur sa génération'. « A minha geração, que crescerá ouvindo falar de liberdade, pluralismo e debate, sentia-se esbofetada »⁵. Une génération composée des jeunes hautement politisés, extrêmement conscients du rôle des institutions publiques ; des jeunes imprégnés de rêves d'un monde meilleur et motivés pour changer la société. Il n'y avait pas moyen de faire différemment, dira-t-il plus tard. Se rendre serait trahir ses propres idéaux. Il ne restait plus qu'à lutter. Et, dans l'impossibilité de lutter dans un espace démocratique, la lutte s'est faite clandestine. C'était une fatalité. « Daí em diante, o caminho para a resistência tornou-se cada vez mais curto e natural. De fato, não fiz uma opção política : tive uma reação moral. »⁶

³ Flávio Tavares, *op. cit.*, p. 168.

⁴ *Ibid.*, p. 173.

⁵ *Ibid.*, p. 169.

⁶ *Ibid.*, p. 185.

Toutefois, Flávio Tavares n'a intégré véritablement la lutte armée qu'en janvier 1969, après la promulgation de l'AI-5 (l'Acte Institutionnel n° 5) qui allait durcir encore plus le régime.

C'était peut-être la première fois dans l'Histoire du Brésil qu'un régime politique, sous la forme d'un gouvernement autoritaire, décrétrait avec tant de véhémence comme clandestins, terroristes, bannis les propres citoyens du pays ; poussant ainsi vers une vie parallèle, clandestine, chassant vers l'exil des centaines de jeunes qui se sont sacrifiés au nom d'un idéal. Flávio Tavares définit cette génération comme « doadora de generosidade » (*donatrice de générosité*), qui a sacrifié sa vie pour une cause en laquelle elle a cru.

Écrit de témoignage

Le récit de Flávio Tavares que je propose d'analyser dans cet article, représente cette nouvelle forme « d'écrire la vie » issue des années de plomb au Brésil. C'est pourquoi cette écriture doit être comprise dans sa dimension *testimonial*, c'est-à-dire, selon Antoine Compagnon, « comme une entreprise visant non pas l'exemplarité d'un individu narcissique, mais plutôt l'exemplification d'un cas particulier valant pour une communauté »⁷.

Olinda Kleiman, qui a étudié les récits de guerres, abonde aussi dans ce sens en soulignant le caractère « collectif » voire « universel » qui revêt une « expérience individuelle » une fois que, « racontée à titre – prétendument – personnel ; dans sa singularité, cette expérience est transposable », nous dit-elle. Elle met ainsi en exergue la symbiose du binôme « individuel/collectif » qui caractérise la plupart de ces ouvrages « s'essayant à une représentation littéraire de l'expérience de guerre »⁸.

Aussi, cette littérature de témoignage, grâce à son caractère historiographique, porte en elle une fonction didactique essentielle. Comme explique Riffaterre, « Le témoignage doit s'inscrire dans le cadre d'une réflexion sur l'histoire, avoir un sens pertinent à cette réflexion, contribuer à l'interprétation de l'évolution d'une société, ou d'institutions politiques, ou des courants d'idées »⁹. Dans ce sens, elle contribue à la

⁷ Antoine Compagnon, « Écrire la vie : Montaigne, Stendhal, Proust », Séminaire 2009 : « Témoigner », *Annuaire du Collège de France*, Paris, 2010, p. 881.

⁸ Olinda Kleiman, « La rumeur des manguiers de Marimba. Poétique de la guerre : Le Cul de Judas d'Antônio Lobo Antunes », in Olinda Kleiman, Anne-Marie Pascal & Philippe Rousseau (dir.), *Poétique de l'écriture d'une expérience de guerre : La littérature postcoloniale en langue portugaise*, *Textures*, n°20, Saint Etienne, Éditions PSE, 2010, pp. 91-92.

⁹ Michael Riffaterre, « Le témoignage littéraire », *The Romanic Review*, vol. 93, n°1-2, Columbia University, 2014, p. 231.

transmission des faits historiques aux nouvelles générations, très souvent privées d'une information véridique. Dans le cas ici référencé, sur la période post 64 au Brésil. Cette littérature doit être interprétée dans le contexte latino-américain où le basculement des démocraties vers des régimes dictatoriaux a marqué la deuxième moitié du siècle dernier.

Pour comprendre les événements relatés dans ce récit il faut les insérer donc dans un contexte plus large qui dépasse les frontières brésiliennes. En effet, la dichotomie et la vision manichéenne du monde qui le divisa en deux projets de sociétés explique les engagements des uns et des autres dans un combat idéologique à portée globale. Ce récit témoigne de cette vision du monde qui justifiait des prises de positions radicales. Au-delà de l'autocritique nécessaire, il dénonce surtout les mécanismes répressifs d'un régime qui n'avait aucun égard pour la vie humaine.

Récit autobiographique

Memórias do Esquecimento est un récit autobiographique (écrit à la première personne) et en tant que tel, il partage la définition proposée par Philippe Lejeune¹⁰ dans laquelle l'engagement de l'auteur vis-à-vis du lecteur et de la véracité des faits qu'il raconte est respecté.

Le style littéraire employé par son auteur confère à cette œuvre une place privilégiée parmi les divers récits publiés depuis des décennies sur ce sujet. La plume du journaliste chevronné se reconnaît sans doute par l'expertise de celui qui a vécu les faits de près, comme un témoin vivant et actif en plein exercice de ses fonctions au moment de la tourmente. Cette caractéristique d'un journalisme d'investigation s'approche d'une démarche académique par son souci probatoire. C'est un travail de chercheur, dans la mesure où toutes les informations historiques sont vérifiables. Outre ces qualités formelles, une grande sensibilité dont l'auteur fait preuve dans son écriture confère à l'œuvre des qualités littéraires incontestées.

Ce récit raconte le calvaire d'un militant politique, arrêté et torturé à plusieurs reprises, puis banni du Brésil pour dix ans. Il rend compte également de son expérience en exil, des souffrances endurées, du déchirement familial et de la difficulté de témoigner. Le fil conducteur du récit est l'enlèvement de l'ambassadeur américain Charles Elbrick.

Après des nombreux travaux publiés sur la littérature de témoignage depuis des décennies, par des chercheurs renommés, il en ressort qu'un espace d'accueil est nécessaire pour que la parole de la victime d'une

¹⁰ Philippe Lejeune, *Le Pacte Autobiographique*, Éditions du Seuil, Paris, 1996.

expérience traumatique se libère¹¹. Cet espace d'écoute peut être social, collectif ou individuel. Dans le cas des témoignages des ex-militants au Brésil, nous constatons qu'une fenêtre s'est ouverte dans la société, dans les médias et le débat public (jusqu'en 2014), ce qui a permis d'aborder un sujet jusqu'alors méconnu du grand public et même tabou pour certains secteurs de la société (militaire, par exemple).

En effet, les avancés, même timides, sur la politique mémorielle au Brésil ont contribué à cette ouverture. Citons la loi de reconnaissance des victimes, la création de la « Comissão Especial sobre Mortos e Desaparecidos » (CEMDP) (*Commission Spéciale sur les Morts et les Disparus*) sous le gouvernement de FHC, qui a abouti à la loi n° 9.140, de 1995, prévoyant une indemnisation aux familles des victimes. Ensuite, la loi 10559/2002 de la Comissão de Anistia do Ministério da Justiça (*Commission d'Amnistie du Ministère de la Justice*). Celle-ci, depuis 2007, a promu les *Caravanes de l'Amnistie* et permis de révéler à la société les exactions commises durant le régime militaire. Plus récemment, la création de la « Comissão Nacional da Verdade » (CNV) (*Commission Nationale pour la Vérité*) (loi n° 12.528 de 18/11/2011), sous le gouvernement de Dilma Rouseff a fait un grand pas dans ce sens. La CNV a permis à ce sujet d'être traité sans tabou, dans un cadre légal, institutionnalisé. En plus, ces travaux ont coïncidé avec une date symbolique : le cinquantenaire du Coup d'État de 1964. Cette éphéméride, très médiatisée, a ouvert le débat, inédit, sur les souterrains de la dictature.

Tout cela a joué un rôle prépondérant dans la libération de la parole et plusieurs récits ont vu le jour au Brésil pendant cette période. D'autres œuvres, publiées précédemment, ont connu des rééditions¹². Divers ex-militants sont venus témoigner à la CNV (dont Flávio Tavares) ce qui a donné plus de visibilité et de légitimité aux paroles des victimes, leur accordant ainsi une certaine reconnaissance.

Les facteurs déclencheurs

Il n'est pas facile pour celui qui a subi une expérience traumatique, de raconter cette expérience douloureuse. Nous nous intéressons alors aux facteurs qui ont pu déclencher cette écriture chez Tavares. Nous

¹¹ Cf. les travaux de Boris Cyrulnik et de Martine Lani-Bayle. Aussi ceux de Corinne Chaput-Lebars sur la Guerre d'Algérie et le Rwanda (2014).

¹² Y compris le récit de Flávio Tavares (que nous traitons ici) dont six rééditions se sont succédées jusqu'en 2012.

en avons repéré trois que nous avons ainsi nommés : a) facteur externe (date-anniversaire de l'enlèvement de l'ambassadeur Charles Elbrik : 30 ans en 1999) ; b) facteur interne (désir d'écrire x temps de latence) ; c) facteur « médiateur » (présence d'un tuteur).

Interrogé sur les motivations qui l'ont amené à écrire ses mémoires, Tavares a affirmé, dans une interview à Daniela Birman, que la décision qui l'a amené à écrire ce récit était liée à la date anniversaire de l'enlèvement de l'ambassadeur Charles Elbrik : « Quando eu vejo que se aproximam os 30 anos, eu disse : tenho que escrever. »¹³

Cette éphéméride, qui est un facteur extérieur, offrira à l'auteur une condition optimale, suffisamment favorable pour le déclenchement de l'écriture : comme un défi à relever que l'auteur s'est donné. Symboliquement, cela va établir un « contrat » entre l'homme qu'il est et l'homme qu'il fut afin de le dédouaner d'un passé trop encombrant et d'une mémoire trop loquace. L'auteur en devenir s'est laissé convaincre par l'anniversaire de ce fait divers (auquel il a - jadis - participé malgré lui). Cet événement a-t-il rallumé chez Tavares une petite étincelle de sa mémoire refoulée ? Ce que l'on peut affirmer, c'est qu'il se sentait concerné, de toute évidence. C'est comme s'il avait, lui aussi, son mot à dire.

Mais cela n'est pas le seul facteur déclencheur de son écriture. Il en faut davantage pour se pencher sur son passé, pour remuer des souvenirs douloureux. Un appel intérieur était là, au fond de lui, latent, qui a donné lieu à une première tentative de mise en mots. Celle-ci, à peine effleurée, allait se taire pendant des années.

En effet, nous constatons que l'auteur a confirmé, à l'occasion de la même interview, avoir commencé à écrire après son retour d'exil, c'est-à-dire, en 1980 ; du moins le récit de son emprisonnement en 1969. Puis il avoue ne pas avoir pu continuer. Ce récit qu'il avait produit à ce moment-là, en une nuit, et qu'il avait égaré pour un temps, sera finalement retrouvé et inséré dans sa version originale dans le livre. Ce manuscrit constituera le premier chapitre de son livre : « E escrevi o que depois aproveito como primeiro capítulo. Numa madrugada. Escrevi e depois não fui adiante. »¹⁴ Cette tentative en 1980 montre bien que ce besoin de témoigner existait, même si l'auteur n'a pas pu aller jusqu'au bout.

¹³ Daniela Birman, « Entrevista com Flávio Tavares », *Literatura e Autoritarismo* (UFMS), vol. 1, n°23, 2014, p. 5.

¹⁴ *Ibid.*

Intitulé « O exílio no sonho » (*l'exil dans le rêve*) c'est le passage le plus poignant, le plus douloureux de son récit. C'est ici qu'il raconte le 'rêve' récurrent, cauchemardesque, qui l'a accompagné longtemps dans son exil :

Ao longo de doze anos no exílio, um sonho acompanhou-me de tempos em tempos, intermitente. Repetia-se sempre igual, com pequenas variantes. Meu sexo saía do corpo, caía-me nas mãos como um parafuso solto. E como um parafuso de carne vermelha, eu voltava a parafusá-lo.¹⁵

On sait que ce désir de raconter peut s'avérer irrépressible ou plus au moins étouffé suivant les personnes et les contingences auxquelles elles sont soumises.

Le cas le plus emblématique qui traduit cette urgence est peut-être celui de Primo Levi (*Est-ce un Homme ?*). Mais il n'est pas rare que ce désir de témoigner bute sur une force contraire. Dès lors, une lutte interne s'installe entre la nécessité de dire et l'impossibilité d'écrire. Jorge Semprun a mis 50 ans pour achever *L'Écriture où la Vie*. C'est aussi une date fatidique qui va déclencher le processus d'écriture chez lui, à savoir, le jour de la mort de Primo Levi. Cet homme qui a subi, comme lui, mais de manière encore plus affreuse, l'enfer des camps de concentration nazi. C'est également le jour anniversaire de la libération du camp de Buchenwald.

Semprun avoue la difficulté qu'il a ressentie à coucher sur le papier son expérience du camp de concentration. Comme le dit le titre de son livre, *L'Écriture où la Vie*, il a fait le choix de ne pas en parler. Pour pouvoir survivre : « J'ai décidé de choisir le silence bruisant de la vie contre le langage meurtrier de l'écriture. [...] J'ai choisi l'oubli. J'ai mis en place tous les stratagèmes, la stratégie de l'amnésie volontaire, cruellement systématique. »¹⁶

Tavares vivra également ce paradoxe pendant 30 ans. Tout comme Semprun, il sera obligé d'attendre avant de revenir sur ses souvenirs douloureux : « São 30 anos que esperei para escrever e contar. [...] A cada dia adiei o que ia escrever ontem. A ideia vinha à memória mas, logo, logo se esvaía naquele cansaço imenso que me fazia deixar tudo para amanhã e jamais recomençar. »¹⁷

Cette impasse le met dans un état d'exaspération, de neurasthénie : « Tornei-me um esquizofrênico da memória ou de mim mesmo : o que queria e desejava

¹⁵ Flávio Tavares, *op. cit.*, p. 19

¹⁶ Georges Semprun, *L'Écriture ou la Vie*, Gallimard, 1994, p. 235.

¹⁷ Flávio Tavares, *op. cit.*, p. 13

agora me impacientava em seguida e me cansava e aborrecia logo adiante. »¹⁸

Un cheminement laborieux

L'introduction du livre *Memórias do Esquecimento* s'ouvre sous forme de justificative. Elle est précédée de quelques vers du poète Tomás Antônio Gonzaga et porte le titre de « Primeiras visões » (*Premières visions*). C'est en effet dans l'introduction que l'auteur avoue les difficultés éprouvées avant de 'passer à l'acte', c'est à dire, de prendre la décision d'écrire son témoignage : « Lutei com a necessidade de dizer e a absoluta impossibilidade de escrever. »¹⁹

Cette bataille traduit un paradoxe vécu par l'auteur et qui caractérise les victimes des expériences traumatiques. « La violence de la situation extrême impose une régression massive » dit Corinne Benestoff²⁰, qui a étudié l'œuvre de Semprun. Ces atermoiements incessants révèlent le syndrome psycho-traumatique, cette névrose dont souffrent les victimes d'une expérience-limite. L'impossibilité d'aborder les souvenirs s'explique par le fait qu'il revit cet état de détresse aiguë : « J'ai tout à dire, mais j'ai toujours voulu oublier. »²¹

Le sujet souffrant vit une tension constante qui va crescendo jusqu'au paroxysme et qui aboutit soit au blocage définitif, soit à un point de rupture du silence pour faire place à la voix du narrateur.

Ainsi, l'auteur n'est pas encore prêt à affronter l'immense tâche qui l'attend et va sans cesse procrastiner. Il lui faut du temps. S'éloigner des faits. Prendre du recul. Ce laps de temps dit de 'dormance' ou de 'latence', est le temps nécessaire aux victimes de violences extrêmes pour « mûrir », pour « métaboliser » avant de raconter leurs expériences traumatiques. Martine Lani-Bayle évoque ce « temps moratoire de "silence", temps d'émotion brute, entre l'évènement vécu et le dire possible »²². Ainsi l'éloignement temporel par rapport aux faits vécus permet de se protéger des conséquences du traumatisme. Il faut oublier, mettre entre parenthèse la souffrance pour pouvoir vivre. « Vivre d'abord ! » avant de revenir plus sereinement sur les souvenirs douloureux, sur la mémoire du trauma ;

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ Corinne Benestoff, « L'écriture ou la vie, une écriture résiliente », *Littérature*, n°159, 2010, p. 40.

²¹ Georges Semprun, *op. cit.*, p. 235.

²² Martine Lani-Bayle, *Taire et transmettre*, Lyon, Chronique Sociale, 2006, p. 143.

pour pouvoir enfin se les représenter, explique Cyrulnik²³. « Les blessés de l'âme ne veulent ni haïr, ni se soumettre : ils veulent s'en sortir »²⁴.

En débutant sa propre écriture, l'auteur se pose une série de questions à propos du bien-fondé de cette entreprise. Il passe en revue les moments les plus poignants de son expérience victimaire comme si, à travers ses anaphores, il voulait accentuer la difficulté de cette tâche, et ce faisant, dévoiler des diverses situations qu'il dénonce :

Por que trazer de volta o sabor matálico do choque elétrico na genfiva, que me ficou na boca meses a fio? Por que lembrar a prisão em Brasília ou no Rio [...]? Para que recordar aquelas reuniões clandestinas [...]? Para que recordar a pressa urgente das ações armadas [...]? Para que pensar na nossa entrega e aventureirismo? Para que lembrar a brutalidade da ditadura [...]? Para que recordar o sequestro do embaixador [...]? Para que recordar o México do Exílio [...]?

Cet extrait remplit une fonction informative en même temps qu'il met en garde le lecteur par la teneur des propos auxquels celui-ci sera confronté, en faisant un résumé des thèmes qui seront traités dans le livre. C'est une écriture tourmentée, qui se cherche, pleine d'interrogations.

Victime d'une mémoire hypertrophiée, le sujet se débat entre l'excès de souvenirs et le désir d'effacement : « Eu lembro tanto de tanto e de tudo que, talvez por isso, tentei esquecer. »²⁶

Au fur et à mesure qu'il expose ses doutes à propos de l'efficacité du témoignage, il finit peu à peu par se laisser convaincre de sa pertinence. Lorsqu'il se pose la question finale « Oublier ? », la réponse lui apparaît limpide : « Impossible ». Définitivement convaincu, il finit par céder à cet appel intime. Car, comme dit Martine Lani-Bayle, « Ne pas dire, n'a jamais eu la faculté d'effacer ce qui a eu lieu »²⁷. Poussé par un motif qui l'entraîne, c'est-à-dire, l'impossibilité de l'oubli, l'auteur se retrouve comme « condamné à raconter », telle une fatalité : « E por não esquecer te conto, minha amada. Como um grito te conto. Ouve e lê. »²⁸

La bien-aimée apparaît alors comme la destinataire principale, voire

²³ Boris Cyrulnik, *Sauve-toi, la vie t'appelle*, Odile Jacob, 2012.

²⁴ Boris Cyrulnik, *Un Merveilleux malheur*, Odile Jacob, 1999, p. 24.

²⁵ Flávio Tavares, *op. cit.*, p. 13-14.

²⁶ *Ibid.* p. 15.

²⁷ Martine Lani-Bayle, « L'Histoire de vie généalogique. D'Édipe à Hermès », in *Histoire de vie en formation*, Paris, l'Harmattan, 1998, p. 95.

²⁸ Flávio Tavares, *op. cit.*, p. 15.

unique, de son récit. Elle joue le rôle de catalyseur de l'action testimoniale qui devient inévitable. Le témoignage s'opérerait à deux niveaux (oral et écrit) puisque l'interlocutrice est doublement mobilisée pour le recueillir : « Écoute et lis ». Ainsi, la question cruciale du destinataire étant résolue, tout comme celle de la finalité, le silence donne lieu à la parole. Autrement dit, *l'inécrivable* donne lieu à l'écrivable²⁹.

La bien-aimée devient tutrice de résilience, le facteur « médiateur » qui se situe à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de l'univers privé du narrateur. C'est la présence de sa bien-aimée qui va jouer un rôle affectif dans cette démarche. Il y a une demande très claire, formulée par celle-ci, de connaître l'histoire de son compagnon, son passé, son vécu. Tandis que chez lui, il y a un désir non avoué de témoigner. La conjoncture affective aidant, il cède enfin, de bon gré et elle sera la dépositaire symbolique de l'acte testimonial. Un cheminement co-construit grâce au facteur tuteur ouvre une perspective : de l'indicible corps torturé à la possibilité d'un dicible libérateur.

On assiste ainsi à la naissance du narrateur. Ce sont ses peurs, ses doutes, son anxiété, ses interrogations et son besoin de comprendre qui vont nourrir son texte. Ce sont les symptômes qui deviennent la matière de l'écriture. Et son œuvre, un journal clinique. Dès lors, un processus de résilience est enclenché. Comme le dit Benestroff en paraphrasant Boris Cyrulnik, « la résilience c'est comme la sublimation sans contrainte, c'est le « sauve-toi la vie t'appelle »³⁰. « La résilience est l'art de naviguer dans les torrents »³¹.

L'écriture apparaît comme une activité cathartique après avoir été source de souffrance. Il y a toujours un prix à payer. L'écriture de témoignage n'est pas neutre. Elle peut être aussi 'désiliante', voire mortifère³². Mais Flávio Tavares avouera que l'écriture de cette œuvre était pour lui une délivrance : « Este livro foi meu divã de psicanalista, a minha catarse absoluta. »³³

Écriture, résilience et résistance

La résilience est un ensemble de processus en perpétuel remaniement. Elle ne peut advenir que grâce et par autrui. L'environnement est primordial. « Sans tuteur, pas de résilience. Et sans tuteur, pas de

²⁹ Néologisme traité par Martine Lani-Bayle dans *Taire et transmettre*, p. 166.

³⁰ Corinne Benestroff, *op. cit.*, p. 50.

³¹ Boris Cyrulnik, *Les vilains petits canards*, Odile Jacob, 2001, p. 259.

³² Martine Lani-Bayle et Aneta Slowik, *Récits et Résilience, quels liens?*, L'Harmattan, 2016, p. 41.

³³ Daniela Birman, *op. cit.*, p. 5.

résistance »³⁴. L'objectif n'est pas seulement de survivre, mais de se transformer. Ainsi, la littérature et l'écriture sont des armes de guerre assurant la survie individuelle et collective.

« Le témoignage est un document clinique tout autant qu'un document historique »³⁵, dit Benestrof. Il porte les valeurs de la résistance et une valeur pédagogique.

Tavares, en abordant les traumatismes liés à ses expériences vécues, dépasse la simple déclaration de ce qui a été vu ou entendu, pour composer une œuvre littéraire de qualité qui donne à savoir, qui instruit les nouvelles générations sur un pan de l'Histoire contemporaine brésilienne méconnue par tant de jeunes et d'adultes³⁶.

Ce texte, en nous apprenant ce qu'a représenté le coup d'état de 1964 pour les générations d'alors, fait, sans le vouloir, écho à la situation que vit le Brésil actuellement, onze ans après sa publication. Le lecteur ne peut être indifférent à la réalité actuelle en lisant ce texte. Le pays vit à nouveau sous la menace d'une rupture démocratique et d'un retour en arrière. C'est dans ce sens que *Memórias do Esquecimento* remplit une fonction historiographique majeure et appelle les nouvelles générations à une grande vigilance. D'ailleurs, nous savons que c'est l'une des fonctions de la littérature : celle d'alerter ; d'être la lanterne qui en regardant le passé, éclaire l'avenir.

Considérations finales

En analysant la situation avec le regard d'aujourd'hui, avec la distance nécessaire, on déduit, à la lecture de cette œuvre, que ces jeunes n'ont pas été capables de mesurer l'impressionnante force de frappe du

³⁴ Corinne Benestrof, Université Paris 8, lauréate du prix « Fondation Auschwitz – Jacques Rosemberg » 2014, [En ligne: <https://www.youtube.com/watch?v=UZ1JDcrOjnQ>]. Consulté le 29/09/2017.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ Aux vues de ce qui se passe actuellement au Brésil, depuis l'impeachment de Dilma Roussef, cette fonction didactique du témoignage ne semble pas garantir, hélas, que les erreurs du passé ne se répètent. L'élection de Jair Bolsonaro à la Présidence de la République, symbolise un bond en arrière avec le retour au pouvoir des militaires, de la 'ligne dure', par le suffrage universel. Des jours sombres se profilent pour la démocratie. Le travail de mémoire, indispensable à la nation brésilienne, amnésique de son passé, semble définitivement enterré. Le Brésil vient d'élire un ex-capitaine, expulsé de l'armée pour indiscipline grave et converti en homme politique carriériste, qui a comme héros le général Carlos Brilhante Ustra, un redoutable tortionnaire, à qui il a rendu hommage lors de son vote pour la destitution de l'ex-présidente Dilma Roussef. C'est ce même Général qui avait torturé la jeune militante Dilma Roussef, pendant la dictature militaire.

pouvoir militaire brésilien, prêt à massacrer n'importe quelle tentative de résistance. Peut-être que cela fut une erreur naïve de ces jeunes, comme l'ont admis certains d'entre eux, plus tard, lors d'un exercice d'autocritique ? En tout cas, Tavares semble être de cet avis. Il considère comme une erreur les actions menées par la lutte armée, notamment l'enlèvement de l'ambassadeur américain, ce qui a déclenché une répression sanglante. Tavares dit aussi que les actions menées par la guérilla, étaient un « geste romantique », une expérience « bucolico-révolutionnaire » ou une aventure en décalage avec la réalité du monde qui l'entourait : « Com os olhos de hoje é fácil afirmar que o foco guerrilheiro foi um gesto romântico, uma experiência bucolico-revolucionária ou uma aventura pouco condizente com a realidade ao seu redor. »³⁷ Comme pour se justifier, l'auteur admet que tous ces jeunes étaient en effet « impregnados de romantismo »³⁸ (*imprégnés de romantisme*).

Quoiqu'il en soit, pour comprendre un tel choix, on ne peut pas oublier que cette génération (de 1960) faisait partie d'une « famille » plus large, qui s'étendait de l'Orient à l'Occident. On ne peut considérer le cas brésilien sans prendre en compte le contexte international de guerre froide dans lequel le monde était plongé ; un monde polarisé entre deux doctrines antagoniques. Pour expliquer une telle influence, Tavares parle de « globalisation » de ces années-là. Il se réfère ainsi aux idéaux de liberté et aux luttes (globalisées) qui embrasaient cette époque, du Vietnam à Cuba, en passant par le mai 68 en France, en Allemagne, jusqu'au Mexique et au Brésil : « A capacidade de se indignar invadia o globo, nos globalizava. »³⁹

Tavares analyse avec lucidité cet aspect dans la deuxième partie de son livre et ne fait pas l'économie d'une autocritique sans complexe. Il met en évidence l'influence du Che comme un modèle idéal, auquel il vouait une grande admiration, ainsi que l'influence de Leonel Brizola dont la vision de la lutte armée, basée sur le « foquisme », s'est avérée désastreuse. L'auteur critique cette stratégie à laquelle il a pourtant participé dans le but d'implanter, au fin fond d'un Brésil paysan, une cellule révolutionnaire. Une entreprise irréaliste, cette « étincelle », qui allait embraser toute l'Amérique du Sud, comme le préconisait Régis Debré. Hélas ! elle ne fut qu'un « feu de paille ».

³⁷ Flávio Tavares, *op. cit.*, p. 212.

³⁸ *Ibid.*, p. 2013.

³⁹ *Ibid.*, p. 213.

Cependant, cette autocritique n'est possible qu'avec le regard éloigné de 30 années sur les faits. Et lorsque qu'il fait le bilan, il constate que ces jeunes ont été doublement victimes et de la dictature et d'eux-mêmes ; de leur « empressement enfantin » et de leurs « dogmes ». Victimes enfin, comme tous, de cette « peur généralisée »⁴⁰ dont la nation tout entière a été saisie et qui les a empêchés d'y voir clair.

Fin connaisseur des coulisses du pouvoir, Tavares fut un témoin de premier plan de son époque, une mémoire vive d'une période turbulente. Miraculeusement « ressuscité » des sévices qui lui ont été infligés par deux régimes dictatoriaux, Tavares s'interroge à la fin de son livre sur la traversée de son parcours de rescapé : « Agora que chego ao fim, pergunto-me o que me angustiou mais : ter vivido o que vivi ou ter lembrado, aqui, tudo o que quis esquecer ? »⁴¹ La question révèle le cheminement chaotique du résilient dont le processus de 'guérison' n'est pas sans peine. De cette expérience-limite, c'est l'empreinte du flirt avec la mort qui restera vive : « De tudo que passou ficou esse namoro com a morte [...] De onde me vem esse ardor de perigo, essa paixão pela morte que não morri ? Por ser um sobrevivente ? »⁴² De l'étonnement à la culpabilité, en voulant trouver une explication à son engagement juvénile, il passe en revue toutes les possibilités pour ne pas devoir choisir une seule. Cette réflexion, a posteriori, à propos des causes, révèle au lecteur tout comme au narrateur, l'homme transformé. C'est à ça que sert le processus de résilience : « à s'engager au-delà des épreuves traversées, vers une trajectoire inattendue », un « néo-développement positif »⁴³. Tavares confirmera (dans son interview à Daniela Birman) « Eu realmente mudei [...] Passei a ser outra pessoa. Passei a ser mais compreensivo »⁴⁴. Flávio Tavares est âgé de 84 ans⁴⁵.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 293.

⁴¹ *Ibid.*, p. 293.

⁴² *Ibid.*, p. 292.

⁴³ Serban Ionescu (dir.), « Résilience et Résistance », in *Traité de Résilience Assistée*, PUF, 2011, p. 41.

⁴⁴ Daniela Birman, *op. cit.*, p. 5.

⁴⁵ Le lecteur serait curieux de savoir si Flávio Tavares, en relisant son propre livre, presque vingt ans après sa publication, ne se demande pas s'il n'est pas de nouveau temps de rentrer en résistance?